

Saâdani, Bouteflika et moi

«Boukrouh a fait tomber le président Zéroual et le général Betchine, mais il ne réussira pas à faire tomber Bouteflika. S'il fait sortir dans la rue 10 000 personnes, nous en ferons sortir dix millions !»
(Amar Saâdani)

L'entêtement atavique qui nous caractérise par-delà nos différences régionales, linguistiques, partisans ou de classe nous porte souvent à la démesure et à la déraison. Cette propension transparaît dans notre langage lorsque, par exemple, nous ajoutons aux choses la moitié de leur valeur pour qu'elles nous semblent enfin complètes ou conformes. Pour affirmer la valeur de quelqu'un, on dit qu'il est «radjel ou nass !» (Un homme et demi).

Lors de la conférence de presse qu'il a donnée le 13 juin dernier, jour où il a rejeté l'offre d'Ouyahia de relancer l'alliance présidentielle, le SG du FLN m'a pris à partie en termes courtois mais en disant du faux et du vrai à la fois. Curieusement, aucun média, en dehors de la chaîne qui a retransmis en direct la conférence de presse, n'a repris la déclaration mise à l'entrée de cette contribution.

Pour nous convaincre que Bouteflika déborde d'énergie, Ouyahia jure qu'«il a récupéré 150% de ses capacités», soit autant que «Hulk» après avoir été irradié par des rayons gamma. Et si le moindre doute s'était esquissé sur la face d'un des journalistes venus l'entendre débâter, le fier Artaban l'aurait fusillé du regard avec un «an'âm ih !». Autrement dit, «bellaâ !». Notez que là, on n'est plus dans l'humour mais dans la trahison, compte tenu des enjeux. Naïveté que tout cela ? Ignorance ? Excès de zèle ? Ça se vaut. Notre vue, notre ouïe, notre raison, ce qu'on capte des discussions entre médecins ou ce qu'on ramène d'un coup d'œil panoramique sur le monde, tout nous jure que Bouteflika est incomplet, qu'il ne peut sensément pas être à la tête d'un pays menacé d'écroulement économique, et tout de suite après d'effondrement général, mais Ouyahia, Saâdani et ce qui reste de maréchaux-ferrants dans nos douars sont prêts à faire tomber le ciel sur nos têtes pour nous faire reconnaître que nous sommes malvoyants, malentendants, mal pensants, qu'il est un président et demi et qu'en conclusion, «habba men habba wa kariha men karih !».

Ils ont même réussi à convertir le président français non pas au salafisme, au donatisme ou au paganisme, mais à la plus ancienne de nos religions, le khéchinisme. Il est désormais prêt à croire sans voir ou toucher que la chèvre vole et que l'aigle est un animal rampant. Du fin fond des sondages où il se trouve, il doit même s'être mis à rêver du providentiel égarement des Français qui leur ferait voir en lui l'alacrité qu'il a aperçue chez Bouteflika et

le réélire sur cette illusion d'optique le moment venu. François Hollande est passible de poursuites judiciaires du chef d'abus de faiblesse, comme Sarkozy a été mis en examen lorsqu'on l'a soupçonné d'avoir soutiré de l'argent à M^{me} Liliane Betancourt, l'héritière de «L'Oréal». Lui, on l'a vu faire, il a laissé des indices et nous pouvons témoigner.

N'allez pas dire à l'Algérien en ces temps de diète obligatoire, de canicule accablante et d'indignité nationale qu'il a échappé au printemps arabe grâce à l'alacrité de Boutef car il est passé le temps où, aussi rapide que Lucky Luke, il aurait dégainé pour affirmer : «C'est un Algérien et demi !» Aujourd'hui, il le voit et se voit plutôt en «Algérien à demi» au sens propre et figuré, sur tous les plans. Ainsi se sent-il, en ce qui le concerne, mi-indépendant, mi-colonisé ; mi-citoyen, mi-sujet ; mi-moderne mi-archaïque ; mi-arabisant, mi-francisant ; mi-bon, mi-mau-

vais... Vous pouvez remplacer «mi» par «ni» ou par «parfois» que ça ne lui relèverait pas le moral. Même complet, il se sent diminué ; important, il craint d'être à tout moment amoindri ; riche, il redoute de redevenir pauvre ; compétent, on lui préfère l'ignorant ; honnête, le malhonnête...

En passant du rang d'Algérien et demi à celui d'Algérien à demi, nous avons perdu les deux tiers de notre valeur subjective et la moitié de notre valeur objective. Mais ce n'est pas tout, le pire est devant nous. Aujourd'hui mi-indépendants et donc mi-Algériens, demain, après la grande crise, nous deviendrons complètement dépendants et donc zéro-Algériens. Et ce n'est pas le fait d'avoir à la tête du pays, non pas un demi-président, mais un soupçon d'ombre de président qui va renverser la tendance.

Lors de la conférence de presse qu'il a donnée le 13 juin dernier, jour où il a rejeté l'offre d'Ouyahia de relancer l'alliance présidentielle, le SG du FLN m'a pris à partie en termes courtois mais en disant du faux et du vrai à la fois. Curieusement, aucun média, en dehors de la chaîne qui a retransmis en direct la conférence de presse, n'a repris la déclaration mise à l'entrée de cette contribution. Ayant ouvert les hostilités en premier, parfois en des termes rudes, je reconnais qu'il a été «soft» avec moi en comparaison avec ce qu'il a dit d'autres qui ne l'ont pas volé au passage et qui se sont gardés de lui répondre en se réfugiant derrière la «bonne éducation». Et dire que j'attendais d'eux, dans une récente contribution, un geste à la hauteur de l'héroïsme des «Six bourgeois de Calais» qui ont sauvé la population de leur cité

en acceptant de se sacrifier alors qu'en bons Djouhas, eux attendent que le peuple «explose» pour monter sur ses débris cueillir le pouvoir.

Dans la déclaration de Saâdani, disais-je, il y a du faux et du vrai ; exactement trois faux et un vrai. Les voici dans l'ordre :

1) Le premier faux, Si Amar, c'est de considérer comme une donnée avérée et classée que j'ai fait ou contribué à faire tomber le président Liamine Zéroual et son conseiller, le général Betchine, au cours de l'été 1998. Cette rumeur, ce mythe, ce mensonge, cette accusation traîne à ce jour sous la plume fielleuse de certains journalistes qui m'en veulent je ne sais trop pourquoi, alors qu'il aurait été tellement simple, pour être fixé, d'aller interroger les intéressés qui sont toujours de ce monde. Je ne dis pas cela pour Saâdani car ce n'est pas lui qui a fabriqué cette rumeur, mais je m'étonne de le voir l'accréditer au vu de la position qu'il occupe dans les institutions du pays, étant pratiquement le porte-parole de Boutef et le numéro deux de l'Etat puisqu'il est son adjoint au FLN redevenu parti unique pour sécuriser le 4^e mandat et préparer le 5^e.

Oui, je dis bien le cinquième mandat et au-delà, sauf intervention surnaturelle. Sinon quel besoin avait Bouteflika d'exiger de devenir président effectif du parti quand il l'a été à titre honorifique pendant trois mandats ? Il a verrouillé l'armée, il cadenasse le FLN. Le reste est sous contrôle. C'est ce qui explique le report sine die de la révision de la Constitution depuis mai 2011, la bonne formule pour rester et non pour régler sa succession n'ayant pas encore été mise au point. Devant cet état de fait, devant ce rapt de la souveraineté populaire, j'envisage de proposer au peuple algérien d'exercer directement son droit constituant en conformité avec l'article 7 de la Constitution («Le pouvoir constituant appartient au peuple») et selon une modalité à laquelle je réfléchis.

Personne, en effet, ne peut prétendre mieux connaître la vérité que les concernés. Si j'avais joué un rôle dans leur départ, pourquoi ne l'ont-ils pas dit ou fait dire par des proches à eux ou

«Tout ce que je peux admettre, c'est une coïncidence entre mes démêlés avec M. Betchine (qui m'a fait arrêter par la police comme un criminel) et des divergences entre le président Zéroual et ses frères d'armes au sujet des négociations avec l'ABS dont je n'avais et n'ai aucune connaissance à ce jour, à part ce qu'en a dit le maréchal Madani Mezrag à la télévision.

par les journaux de M. Betchine à l'époque des faits ou après ? Pourquoi m'épargneraient-ils à ce jour alors que je leur aurais fait tant de mal ? Tout ce que je peux admettre, c'est une coïncidence entre mes démêlés avec M. Betchine (qui m'a fait arrêter par la police comme un criminel) et des divergences entre le président Zéroual et ses frères d'armes au sujet des négociations avec l'ABS dont je n'avais et n'ai aucune connaissance à ce jour, à part ce qu'en a dit le maréchal Madani Mezrag à la télévision. Ayant mis le doigt entre

Par Nour-Eddine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr



l'arbre et l'écorce et étant dans les petits papiers de Gaïd Salah qui devrait forcément savoir quelque chose là-dessus, Saâdani pourrait nous apporter le mot de la fin. D'ailleurs, ça l'arrangerait que ce soit à mon détriment.

Lorsque la «bataille» a commencé à se dessiner en mai 1998, j'ai invité et reçu séparément en mon bureau au siège du PRA les directeurs généraux des principaux journaux : *El Watan* (Belhouche), *Le Soir d'Algérie* (Souissi), *Liberté* (Fattani), *Le Matin* (Benchicou), *El-Khabar* et d'autres journaux arabophones et francophones. C'était pour leur expliquer mes motivations qui étaient liées à la fraude électorale de juin 1997 et à la création du RND, mais aussi pour répartir la publication de mes articles et interviews sur leurs organes respectifs afin qu'aucun n'ait à en supporter seul les risques. Ces éminents directeurs de presse étaient-ils mes complices puisque, sans eux, je ne serais pas parvenu à mes «fins» ? Comment peut-on être inconséquent à ce point ?

2) Le deuxième faux, Si Amar, c'est de croire que le problème est entre Bouteflika et moi alors qu'il est uniquement entre Bouteflika et lui-même. Mon problème à moi est avec le peuple, la nation, le pays. Moi je sais et je l'ai écrit plusieurs fois que Bouteflika ne quittera pas le pouvoir vivant. Si vous, vous le devinez puisque vous êtes un des pions de sa stratégie de maintien *ad vitam æternam*, moi je vais essayer de le prouver «scientifiquement».

Notre tort à tous dans ce pays, Si Amar, excepté les Djouhas que vous êtes là-haut, est d'être des naïfs, des sentimentaux, des néophytes en presque tout : religion, politique, économie, psychologie... Nous avons peu d'expérience de l'Etat, à peine un demi-siècle, d'où sa fragilité et sa perpétuelle dépendance d'un seul individu ; nous commençons à peine à entrevoir la différence entre un peuple et une société, d'où le long et douloureux chemin qui nous attend alors que nous pensions être déjà arrivés en venant